

# Messages : "quelle main que le ciel découpe m'a fait signe?"

Autor(en): **Matthey, Pierre-Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **5 (1972)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-871009>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Messages

*« quelle main que le ciel découpe m'a fait signe ? »*



*Colette à Pierre-Louis Matthey*

Les Salins .

St Tropez . Var .

Merci cher Ami de vos signaux si irrémédiablement fidèles qui trouveront sans doute irrémédiablement en mon cœur un écho.

Même en ce moment où dans une nature trop parfaite pour l'humain je me sens devenir végétal : algue que balancent les flots, raisin que le soleil dore je serai ravie de recevoir le Blake s'il vous plaît de me l'envoyer.

Je scrute votre image qui par moi vous fait sortir du domaine du rêve et vous redonne une impressionnante réalité. J'y vois dans vos yeux l'inquiétude dans votre narine l'appel de tout au monde sur vos lèvres le scepticisme que j'ai connu. Rien d'émoussé — tout s'est accru et avec une certaine férocité.

Oui il y avait dans mon silence une certaine lassitude correspondant à celle que j'avais sentie chez vous de ces signaux trop lointains qui se répondaient dans la nuit.

A vous toujours cette étrange vibration que je ne saurais appeler amitié — amour — tendresse, à laquelle en vérité il est impossible de donner un nom .

Colette

*Jacques Copeau à Pierre-Louis Matthey*

THEATRE JACQUES COPEAU

15. X. 31.

Cher Monsieur et ami

Pardonnez-moi de vous avoir apporté un peu d'ombre, à vous qui avez besoin de calme lumière. Ne vous découragez pas. Nos desseins restent aussi fermes que possible, mais je suis obligé de les accommoder à beaucoup de traverses. Il faut vaincre ce monde à tous les instants. La victoire n'en sera que plus la victoire après avoir été si lente. Pour le moment mes forces sont requises et souvent dépassées par un débat de l'ordre matériel. Je trouve le théâtre en pleine anarchie, peu d'acteurs de mérite, peu de volontés disponibles, une incertitude, une indifférence, une lâcheté qui multiplient pour moi les problèmes et les durcissent. Les horizons se déplacent, les présages changent en vingt-quatre heures. Je suis attaché à cette roue depuis des mois. Autour de moi poètes, peintres, musiciens, collaborateurs sont en suspens. Mais je crois que j'aurai le dessus, que nous l'aurons ensemble, cher ami. Je vous ferai partager mes certitudes dès que je les aurai saisies.

Bien fidèlement à vous  
Jacques Copeau  
7 rue Moncey

*Edmond-Henri Crisinel à Pierre-Louis Matthey*

6 rue Charles Monnard

Monsieur et cher poète

Votre mot m'a profondément touché. Je suis heureux de cette occasion qui m'est offerte de vous dire ma reconnaissance. Que de chers souvenirs vos poèmes n'éveillent-ils pas en moi ! « Seize à vingt » a hanté mes années de gymnase. J'ai reçu « Semaines de passion » à Cery où, si je n'ai pu goûter la musique de vos strophes, leurs images prodigieuses, du moins, ne sont pas sans avoir trouvé accès en moi. Et j'ai lu et relu « Même sang » en un temps où je ne lisais plus les poètes, à de très rares exceptions près. C'est dire, bien mal, tout ce que je vous dois.

Veillez croire, Monsieur et cher poète, à mes sentiments dévoués

E. - H. Crisinel

*Edmond Gilliard à Pierre-Louis Matthey*

le 17 décembre 1962

A Pierre-Louis Matthey,

Cher ami,

... ou, plutôt, cher grand ami ; car c'est bien ainsi que nous nous appelions l'un l'autre du temps que nous échangeions nos messages. Pourquoi, depuis des années, ce silence entre nous ? Ingratitude de la vie. Vous, refroidi pour moi en Genève, moi en cette longue errance qui aboutit à cette présente obscurité parisienne.

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était à la séance du Prix Ramuz, dont la platitude administrative convenait si mal à l'attitude de votre dignité poétique. Au moins nous y sommes-nous serrés dans nos bras, rétablissant entre nous par ce geste la ferveur de notre exception. — Grand ami disions-nous. Sur quoi fondions-nous, fondais-je moi-même, le droit à l'usage de ce privilège ? Si différente des autres était la qualité de notre présence en cette cérémonie de littérature conférencière ! L'essence de notre langage était d'un autre monde ; et quelque hommage public que l'on rendît, en vous, au prestige du Verbe, votre sensibilité d'architecte sacré ne pouvait pas ne pas être dépaysée dans le porte à faux de la construction d'école primaire où votre éloge fut introduit. Qui, parlant de vous, ne risque pas de commettre un crime de lèse-aristocratie poétique ? En ce moment même, il faut que je prenne licence de mes 87 ans pour oser aborder notre « divine » avec des mots assez purs. J'ai écrit en prose ; il n'importe. C'est à la noblesse du mot que tient l'authenticité orphique. C'est lui qui impose au vers, et à la phrase, l'ordre de cadence qui convient à leur excellence. C'est ce qui confère cette particulière maîtrise à votre rythme poétique. L'élégance la plus choisie y préside à la simplicité princière. Jamais, chez vous, la banale coulée du vers en sirop d'épicerie. Vos strophes sont faites de vers en étages de colliers. Chaque terme y est de pierre fine, chacun a sa vertu de nature dans sa distinction de parure. Votre poésie est si pure qu'elle n'a pas besoin d'emprunter ses effets au pittoresque ni au musical. Son essence de Muse vierge lui suffit. Elle est de pureté verbale sereine ; elle possède l'autorité de sa substance intègre. Elle a la hauteur de son amour-propre.

De bien loin semble-t-il vous revient cet hommage. Il est, pour vous, en mon vieux cœur de franche jeunesse encore

Edmond Gilliard

*Pierre Girard à Pierre-Louis Matthey*

le 5 Avril 1943

Ce livre magnifique, mon cher ami,

a fait monter dans ma mémoire des échos, des cadences d'un temps que je suis stupéfait soudain de voir si lointain déjà, mais, où en somme je vis toujours. C'est la magie de toute véritable poésie. Seize à Vingt. Semaines de Passion. Même Sang.. tout cela ne m'a guère quitté, et je retrouve avec joie La Terre à Sa Rondeur restituée, que j'avais égarée pendant un de mes désastreux déménagements. Mais le Calendrier de Famille est prodigieux.

Je ne vous remercierai jamais assez.

Je vous serre cordialement la main

Pierre Girard

*Georges Nicole à Pierre-Louis Matthey*

Cher Monsieur Matthey,

voici plus de trois mois que j'ai reçu vos « Poésies », avec la dédicace qui pouvait me faire le plus de plaisir, et je ne vous ai pas encore remercié. Comment m'en excuser, autrement qu'en vous confessant que j'ai eu un printemps intérieurement bouleversé (si peu à l'image du solennel printemps extérieur) qui a mis une sorte d'interdit sur mes mouvements les plus spontanés ? Il ne m'a cependant pas empêché de reprendre souvent le précieux volume, et d'y relire, redécouvrir et souvent découvrir, ces vers, ces strophes admirables, « longues » comme disent les vigneronns d'un vin, que vous avez recueillies là.

Vous savez combien j'aime vos vers, jusque dans certains de leurs terribles aveux, y retrouvant, transfigurés par une musique infailible, cette adolescence qui - ne - s'oublie - pas, ces membres épars d'ange et de démon que je ne comprends plus comment les autres font pour rassembler ailleurs que dans un poème — ou une

passion. J'aime que vos vers, où certains ne voient que des recherches formelles, soient au contraire nourris de toutes les richesses confuses du sang, des sens, du souvenir, du rêve, du désir, accordées par vous dans le poème non point en harmonies monotones, mais dans une musique vivante, qui veut que s'entendent toutes les inflexions de la voix, jusque dans ses cassures les plus secrètes, et ses plus étonnantes, ses plus cruelles dissonances.

Vous dirai-je aussi l'ampleur et l'unité que révèle votre œuvre poétique en se trouvant rassemblée dans ces pages. Entre les premiers et les derniers poèmes se lisent des correspondances profondes ; et les thèmes s'affirment avec une sorte de grandeur lancinante, comme des appels vers l'impossible.

Mais ce que j'admurerai toujours le plus dans votre poésie, c'est la transparence (tour à tour de ciel, d'eau, de feu, de fleur) de leur matière verbale. Elle me paraît unique dans la poésie française.

J'aurais bien aimé parler de « Poésies » dans « Suisse contemporaine ». Mais depuis trois mois j'ai renoncé à assumer la « critique poétique » dans cette revue. C'est Jean Starobinsky qui en est désormais chargé. Et c'est lui, je suppose, qui y présentera votre volume de poèmes.

En vous remerciant encore, cher Monsieur Matthey, de la joie que m'a procurée votre don, je vous assure de mes pensées d'admiration amicale,

Georges Nicole

P-S. — Que les vers de Keats, que vous avez recopiés sur la page de garde de mon exemplaire de « Poésies », sont beaux, et comme vous les avez merveilleusement transposés en français. Ils me font désirer avec une impatience nouvelle le choix de poésie anglaise que vous avez promis à Mermod.

Nyon, rue du Forum 2

ce 11 juin 1943

*C.-F. Ramuz à Pierre-Louis Matthey*

LA MUETTE

PULLY

VAUD (SUISSE)

17 mai 44

Cher Monsieur Pierre-Louis Matthey,

Vous ne devinez peut-être pas combien je vous envie et vous admire, au moment où tout effort me devient difficile, pour cette « application » qui me semble d'ailleurs pleinement récompensée. Preuve en soit ce beau cahier qui m'arrive tout enrichi de quelques mots de votre main et qu'un pauvre invalide considère avec certain frémissement de désir qu'il ne cherche pas à déguiser. Vous êtes bien gentil d'avoir pensé à moi, malgré le temps et la distance. Mon ignorance de la langue anglaise m'empêche de juger de vos mérites de traducteur — que je devine quand même très grands d'après le texte français. Il faut que je félicite aussi Mermod, puisqu'il a « collaboré » avec vous pour l'établissement du volume et que je lui souhaite de trouver les quelques douzaines de lecteurs qui, seules, comptent. Et je vous prie, cher Monsieur Matthey, toujours de loin, de me croire votre très fidèlement obligé

C F Ramuz